

Renaud Camus

Graal-Plieux

Journal 1993

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Dimanche 3 janvier, trois heures de l'après-midi. « Voilà ce qui s'appelle finir l'année en beauté », ont dit mes parents jeudi soir, vers sept heures, dans Auvillar, où je les avais conduits malgré le brouillard.

Les trois côtés de la place en arcades, en pente légère, autour de la grande halle ronde sur piliers, ne faisaient que gagner en attrait, c'est vrai, en mystère et en étrangeté, du fait de la nuit, de la vapeur dorée sous les lampadaires, et de la solitude. Pas une fenêtre allumée, pas un bruit de pas, pas une ombre dans l'ombre. Tout était prêt pour une comédie des erreurs, pour une tragédie de cape et d'épée, pour une méditation dramatique sur le peu que nous sommes, et sur la baroque vanité de ce peu.

Il n'y a pas que le nom pour sonner plus ou moins espagnol, dans cette petite ville en terrasse sur la Garonne : les pavés font de même, les façades aussi, et plus que tout cette façon qu'a l'espace de se creuser sans se dérober, de s'ouvrir en oblique pour un relief imaginaire, de se tendre vers des points de fuite dont on soupçonne que contre toute logique ils se rejoignent, côté jardin, pour des coups de théâtre de l'âme, teintés de farce et de sang. Auvillar vaut bien plus d'un bourg de Castille, et plus d'une petite cité de Toscane, ou d'Ombrie. Il faudrait à ces couverts de la musique, des rires étouffés, des quiproquos fatals et des poignards en carton. Ces tumultes qui leur manquent, ils les prodiguent en silence, cependant, et les installent dans nos regards embrumés, entre nos membres transis, dans les syllabes avalées par la nuit de nos phrases inutiles, toujours les mêmes.

Le lendemain nous fûmes à Enduré, sous les cèdres, derrière la grande maison basse et fermée, entre ses tours, sur la terrasse qui regarde Plieux, son clocher, son château, ce pigeonnier où j'écris, à quatre ou cinq cents mètres à vol d'oiseau, par-dessus la petite vallée qui descend vers l'Aurouë. Et nous avons marché le long de la rivière, plus tard, mais le matin toujours, avant d'aller voir ou revoir le Clot, Sainte-Mère, et Gimbrède lové sous une autre terrasse, au pied d'un autre cèdre.

L'après-midi – c'était le 1^{er} janvier, donc – le joli petit château de Maignaut, dans sa rue de village, regardant le cimetière; celui de Tauzia tout voisin, belle ruine à la Fracasse; Herrebouc, donjon roide sur une boucle de la Baïse; Castelmor pour d'Artagnan, Lupiac itou, Aignan pour sa belle église, Sabazan pour la somptueuse allée blanche qui serpente au pied de ses murs bruns; la tour de Termes-d'Armagnac et jusqu'au couvent de Saint-Mont, sur l'Adour, son porche, son parc triste, ses quatre corps de bâtiment symétriques, à l'ombre de sa haute nef blanche et pure, cistercienne ou presque n'étaient les chapiteaux. Chance la nuit venue : Beaumarchès illuminée. Nous avions même eu le temps, entre-temps, d'apercevoir ou de deviner seulement, haute ligne sombre et brisée, sous le ciel noir, les Pyrénées.

On rentre par Bassoues, par Montesquiou, Barran. Qu'importe qu'on ne voie plus très bien les créneaux sur les tours, et les torsions de la flèche, sur le clocher? On connaît déjà ces petites villes obscures, et les hautes pierres dont elles sont fières. Il ne s'agit que de les vérifier dans la nuit, et de s'en réjouir encore obscurément.

Hier samedi dans l'herbe mouillée nous faisons le tour de l'autre Plieux, près de Condom : de la petite vallée qu'il domine il a meilleur air que de la route qui longe son jardin trop sage. On aime des traces de peinture vieux rouge sur le porche ogival de l'église de Lialores, et jusqu'au raccord maladroit du clocher-mur pointu avec une petite tour ronde, à gauche de la façade modeste. A Nérac grande animation : il fait trop mauvais pour marcher jusqu'à la statue de la pauvre Fleurette abandonnée, dans le parc le long de la Baïse, mais l'on jettera tout de même un coup d'œil traditionnel à la demeure de jeunesse de son séducteur, le futur Henri IV; et même à l'honnête statue de ce prince, non loin de la sous-préfecture.

Ce n'est pas assez de voir les Landes de Xaintraillles : une fois contemplé le moulin de Barbaste, on s'enfonce avec prudence entre les pins, jusqu'à cet indifférent château de Conques, non loin de Réaup et du hameau de Cieuse, et qui n'a pour lui que d'évoquer lointainement de torrides solitudes d'été, comme dans *Le Mystère Frontenac*. A Poudenas, au restaurant de La Belle Gasconne, on se remet de ces mélancolies toutes lit-

téraires. A peine sorti de table on en cultive d'autres, cependant, autour des ruines du grand château fin de siècle de Peyrebère, à Lubbon, cette fois très avant parmi les pins. La précoce nuit vous cueille à Fourcès, dans le magasin de brocante, ou bien c'est à Larressingle, par grand froid, tandis que vous foulez courageusement, sous les murailles, la prairie toujours verte, dans une enluminure de livre d'heures. L'obscurité glacée de la cathédrale de Condom, ni les courants d'air de son cloître, ne sauront vous réchauffer comme il faudrait. Tant pis. Vous n'avez rien vu de nouveau. Tant mieux. Que vos *contrées agnelles*, comme dit Roubaud, ne soient pas d'un inventaire infini, après tout, vous y trouveriez plutôt quelque chose de rassurant. Vous allez pouvoir les habiter vraiment, puisque vous n'aurez plus à les découvrir.

Mercredi 6 janvier, cinq heures et demie de l'après-midi. J'ai eu tort de dire et d'écrire du mal, naguère, de la Société des Gens de Lettres, à laquelle je reprochais, ainsi qu'à la SCAM sa sœur, qu'il faille à tout prix s'y inscrire, qu'on le veuille ou non, pour toucher certains revenus professionnels, tels que des émoluments versés par la radio. Je me félicite à présent d'appartenir à ces deux nobles sociétés – là ne fut jamais la question, d'ailleurs –, car elles se montrent d'un grand secours, dans ma vilaine affaire fiscale.

Un certain M. Tartare, qui dirige leurs services financiers et comptables, si je comprends bien, fait preuve à mon égard, malgré son beau nom redoutable, d'une amabilité et d'une obligeance au-dessus de tout éloge. Il m'avait invité à lui faire passer l'ensemble du dossier, afin qu'il les transmette au cabinet qui conseille en ce genre d'affaires les deux sociétés et leurs membres. Je lui ai envoyé les pièces lundi. Il m'a appelé hier mardi, pour me donner ses premières impressions. On n'est pas plus serviable, ni plus diligent.

Mon cas, cela dit, ne se présente pas très bien, à son avis. Il semble qu'on puisse se battre sur la question du caractère imposable, ou pas, de la bourse que m'a versée en 1989 le Centre national des Lettres, mais quant aux subsides que je devais à la générosité de Jean Puyaubert, les premiers experts consultés, et M. Tartare lui-même, ne voient pas à quel titre ils pourraient échapper à l'imposition. Aïe aïe aïe... Mon conseiller gracieux trouve d'ailleurs injuste qu'ils y soient soumis, car ils l'ont été une première fois parmi les revenus de Jean Puyaubert qui – dit M. Tartare –, ayant acquitté une fois ces taxes, pouvait bien faire ce qu'il voulait de son argent.

Le malheur, sur ce point particulier comme sur d'autres qui sont de plus de conséquence, c'est que Jean soit mort; car il aurait très bien pu expliquer le caractère de pure libéralité de ses largesses; tandis qu'en l'absence de toute déclaration de sa part, je n'ai que le choix entre la taxation de ces sommes en tant que revenus d'origine indéterminée, ou bien leur imposition au titre des droits de succession, qui serait encore bien pire...

Tout cela n'est pas bien brillant. N'importe. Je suis ainsi fait qu'un chaleureux soutien moral, même assorti d'incitations peinées à la résignation, est d'une plus grande efficacité, pour conforter mon courage et mon humeur, que des avis plus optimistes, mais qui me seraient envoyés comme un os à mes chiens. Qui plus est il fait très beau, après deux ou trois jours de très grand froid...

Minuit. Et ce soir la lune est presque pleine, il tombe une lumière blanche sur les traînées de brume, et les chiens marchent comme des chats sur la murette d'enceinte, guettant les bruits qui viennent du bois, et qu'ils sont seuls à entendre. Pas un nuage, un million d'étoiles, zéro degré et nous courons dans l'herbe mes bêtes et moi, comme des vampires ou des loups-garous.

Jeudi 7 janvier, quatre heures et demie de l'après-midi. A force d'avoir fait entrer tout et n'importe quoi dans la "culture", on se retrouve dans une situation où il n'est rien qui n'en fasse partie en effet, sauf précisément la culture, la vraie, celle que jadis nous appelions de la sorte.

L'histoire, les arts, la musique, la littérature surtout, n'appartiennent plus à la culture générale. Ce sont des intérêts particuliers, des curiosités ou des goûts parmi d'autres, admissibles et en général admis, des hobbies, presque des excentricités, fort innocentes mais que ceux qui les cultivent ne sauraient imposer comme valeurs universelles ou comme sujets de conversation, ou seulement d'allusion, dans la société en son ensemble, en dehors du cercle étroit des spécialistes.

A un avocat parisien, d'ailleurs très aimable, avec lequel je m'entretiens de mon affaire fiscale, et qui me conseille de tâcher d'établir que Jean Puyaubert était une personnalité bien connue pour sa générosité et sa sollicitude à l'égard des artistes et des écrivains, je déclare posséder une lettre manuscrite d'Antonin Artaud dans laquelle celui-ci parle d'un prêt que lui avait fait le docteur. « Oui, dit l'avocat, mais si vous comptez faire état de cette lettre, il vous faudra obtenir l'autorisation de cette personne... »

Et je pourrais faire état d'un détail qui rend cette jolie phrase encore beaucoup plus savoureuse – mais ce serait manquer à la charité...

*

Le chien Horla, qui est noir comme un diable, est en fait une grenouille de bénitier. Je suis allé chez le coiffeur à Miradoux, ce matin, et quand je suis revenu je ne l'ai pas retrouvé : il avait fait le mur. Je l'ai cherché pendant deux heures. Il était enfermé dans l'église, où il était entré avec la femme du village qui va sonner les cloches, à midi. Il est vrai qu'il hurlait à la mort, assis face à l'autel.

*

J'ai passé quatre ou cinq heures hier, jusqu'à dix heures et demie du soir, avec un tailleur de pierre et un restaurateur de haute volée, spécialisés l'un et l'autre dans les monuments historiques, passionnés par leur métier, très compétents je pense, mais qui estiment tous les deux que toutes les décisions prises jusqu'à présent, à propos du château, sont à réviser complètement, ou peu s'en faut.

A les en croire, par exemple – et ils ont sans doute raison –, le charpentier qui est chargé de refaire planchers et plafonds n'aurait jamais dû mettre son bois à tremper dans je ne sais quel liquide : ce n'est pas conforme à l'usage ancien, cela rendra impossible je ne sais quelle opération indispensable, les poutres et les planches auront une allure indigne d'un édifice de cet ordre. Et tout à l'avenant. Plus on consulte, plus on embrouille la situation. Eux voudraient faire venir un architecte. Ce ne serait sans doute pas inutile, mais ce seront encore des jours et des semaines de remise à plus tard et de tergiversations. Les arbres les plus proches du bâtiment ont été coupés (mal), les salles du rez-de-chaussée ont été en partie dégagées (plutôt salement) des cuves et des fûts qui les encombraient (et qui encombrant maintenant le recoin de la façade d'entrée) : ce sont là toutes les réalisations de l'automne – pas un coup de pioche, pas un coup de marteau, pas un passage de truelle. Tout le monde est d'accord pour me juger très impatient, *trop*, sans doute. Tout le monde est d'accord aussi, il est vrai, pour dire pis que pendre des artisans du pays, non pas de leurs capacités professionnelles, mais de leurs engagements, qui ne valent pas tripette. Je le vérifie tous les jours, hélas, non sans un peu de surprise, quoique j'aie été dûment prévenu. La parole ne vaut rien, par ici, du moins dans les rapports commerciaux. Les gens vous promettent tout ce que vous voulez, mais ils ne font rien de ce qu'ils ont dit. Si vous les

relancez avec insistance ils viennent une fois, ils commencent les travaux dont vous étiez convenus avec eux, mais après quelques heures ils laissent tout en plan. L'expérience m'apprend qu'il ne faut pas compter qu'ils vont revenir de leur propre chef, pour continuer ce qu'ils ont daigné entreprendre, comme il devrait aller sans dire. Pas du tout. Il faut les rappeler encore, et ils paraissent surpris de vous entendre. Sans doute leur attitude constitue-t-elle un test de votre patience, ou de votre impatience. Toujours est-il qu'il faut dépenser presque autant d'énergie à stimuler ces travailleurs supposés qu'il en faudrait à faire soi-même ce qu'on leur demande; les forces, le temps et la compétence me manquent pour cela, hélas.

Les rapports avec les artisans du bâtiment sont exécrables dans la France entière, d'après ce que j'ai toujours entendu dire, mais il paraîtrait que dans le Gers ils sont encore pires qu'ailleurs. C'est du moins ce que prétend mon voisin, le très aimable M.P. Il dit que lorsqu'il a fait restaurer sa propre maison il n'a eu que des difficultés avec tous les petits entrepreneurs qu'il avait engagés, sauf avec un. « Mais lui, il était du Lot-et-Garonne... », précise-t-il. Je dois ajouter pour ma part que toutes ces difficultés ne sont pas du tout d'ordre humain, ou social, ou psychologique. Les rapports sont excellents, au contraire, ces gens sont tout à fait sympathiques. Mais ce qu'ils disent ou rien, c'est la même chose.

Vendredi 8 janvier, neuf heures et demie du soir. Il se fait tout de même quelques petits progrès... Aujourd'hui, d'un coup, nous avons eu le téléphone et l'électricité.

J'avais du mal à croire que je voyais vraiment de la lumière, derrière les fenêtres de mon pauvre Plieux – derrière *deux* de ses fenêtres, serait-il plus juste d'écrire, puisque ce sont les seules qui ne soient pas murées, sur la façade d'accès.